

Les vilains petits canards

Boris Cyrulnik, Éditions Odile Jacob, Paris, 2001, 279 p.

Recension parue dans la revue des massothérapeutes, *Le Massager*, automne 2001

© Janick Belleau, 2001

Barbara, Georges Brassens, Maria Callas, Jean Genet furent non seulement des artistes, des créateurs de renommée internationale mais aussi, des enfants blessés par leur entourage ou par la vie. Qu'ils aient été violés ou battus, abandonnés ou orphelins, ils portaient en eux un mécanisme de défense qui les a propulsés au-delà du traumatisme initial – un mécanisme que le neurologue, psychiatre et psychanalyste, Boris Cyrulnik, appelle la résilience.

L'auteur n'en est point à ses premières armes sur cette question. En effet, il a abordé le sujet dans un ouvrage précédent, *Un merveilleux malheur* (1999) ou comment « changer un malheur en merveille »... après en avoir triomphé. Dans l'ouvrage qui nous occupe, il explique le concept de la résilience, son comment et son pourquoi; le processus à suivre et les conditions nécessaires pour que la chenille se transforme en papillon et que le canard devienne cygne.

Qu'est-ce que c'est?

Selon M. Cyrulnik, l'un des fondateurs de l'éthologie humaine, ce mot « désigne la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité ». La résilience, c'est aussi, je crois, un mouvement vers la vie après avoir connu un état semblable à la mort, un traumatisme transcédé, un avenir qui comprend le présent et qui a pardonné au passé, une voix qui a trouvé sa voie, une force intérieure. Il suffit parfois d'un sourire bien senti, d'une parole encourageante, d'un geste affectueux pour entamer la guérison d'une blessure profonde, pour redonner l'espoir à un être maltraité par la vie. Il suffit parfois d'un seul regard, d'un instant unique, d'une personne aimable pour faire confiance, pour prendre goût à la vie, pour aimer. L'élément déclencheur aura été vraisemblablement précédé « du déni, de l'isolation, de la fuite en avant (Je milite pour empêcher le retour de mon angoisse), de l'intellectualisation et surtout de la créativité » mais, il devra être suivi d'une lente cicatrisation, d'une longue convalescence qui conduira à une « métamorphose de la représentation de la blessure ». Une représentation qui la rendra « supportable ». Abandonné par sa mère, à l'âge de quatre ans, Jonathan Swift a, toute sa vie, défendu les droits des enfants; il a aussi, par la voie de la satire, fait rougir la société bien nantie de son époque, en suggérant dans sa « *Modeste proposition, pour empêcher les enfants des pauvres d'Irlande d'être à la charge de leurs parents...* (1729) de les rôti et de les servir à la table des riches ».

Comment s'en tirer?

L'être humain serait-il le maître d'œuvre de sa destinée? Sûrement. Mais la société et l'entourage jouent un rôle prépondérant. Prenons l'exemple d'une fille et d'un garçon agressés sexuellement. Si l'on se fie aux statistiques, la première le sera par un visage familial et le second par un inconnu. Même si les deux victimes sont dotées d'une personnalité équilibrée, il sera plus difficile à la fille qu'au garçon de s'en sortir. Pourquoi? Parce qu'il apparaît, culturellement et émotionnellement, intolérable qu'une

Les vilains petits canards

Boris Cyrulnik, Éditions Odile Jacob, Paris, 2001, 279 p.

Recension parue dans la revue des massothérapeutes, *Le Massager*, automne 2001

© Janick Belleau, 2001

personne soit violée par un offenseur connu. Parce qu'il apparaît moins insoutenable d'être la proie d'un inconnu. On dira de ce dernier qu'il est psychopathe ou encore du soldat qui viole la fille ou la femme, en temps de guerre, qu'il est aveuglé par la haine. Quel que soit le type d'agresseur, la société toute entière est coupable : « Quand la culture n'énonce pas clairement l'interdit, elle encourage le passage à l'acte des personnalités dont l'empathie s'est mal développée. » Cependant quelle que soit la nature de l'agression, la personne malmenée s'en tirera mieux si elle bénéficie du « soutien affectif et verbal » de son entourage ou d'une « figure d'attachement ».

De la France au Québec

En lisant ce livre, je ne puis m'empêcher de penser à une parole d'un philosophe que je cite de mémoire : Ce qui importe, ce n'est pas tant ce que les autres m'ont fait mais ce que j'ai fait de ce que les autres m'ont fait. Une autre variante de cette pensée du philosophe m'accroche l'esprit : « Naître pour un petit pain. » L'enfant blessé résilient n'a que faire de ce dicton trop bien connu. Il n'y a qu'à lire *Mémoire d'asile* (1994) de Bruno Roy, un enfant de Duplessis et le président de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, pour en être convaincue.

Ce livre – pour qui?

Assurément pour ceux et celles qui se reconnaissent dans le profil de l'enfant malmené et qui s'en sont tirés sans vraiment savoir ni comment, ni pourquoi. Ce n'est pas la réussite sociale qui pourra témoigner de la plaie. Par contre, si l'on tend bien l'oreille, on saura quel sens donner aux paroles d'une chanson de Barbara, violée par son père : « Il ne faut jamais revenir au temps caché des souvenirs... Ceux de l'enfance vous déchirent. » Ce livre s'adresse aux pédagogues, mais aussi aux thérapeutes qui savent soigner le corps mais aussi l'âme et l'esprit, aux thérapeutes par l'art, mais aussi aux parents et à l'entourage immédiat d'une personne meurtrie... qui anticipe, peut-être, LE moment spécial qui lui permettra de s'engager dans la réalisation pleine et positive de son potentiel en tant qu'être humain.